



Une des compositions ludiques de Ti Tit.

Photo Ti Tit



Une installation de Sokchanlina Lim.

Photo Sokchanlina Lim



« Deux sœurs », de Phlong Sovan.

Photo Phlong Sovan

PHOTOGRAPHIE

Le Cambodge, 40 ans après le génocide

La Filature, à Mulhouse, accueille jusqu'au 17 avril une exposition réunissant quatre photographes cambodgiens nés entre 1970 et 1991, réunis par Christian Caujolle, créateur de l'Agence VU et du festival Photo Phnom Penh. Ou comment un pays se recrée une culture de l'image, après le règne terrible des Khmers rouges.

L'AVANT ET L'APRÈS POL POT.

- « On a pratiquement quatre générations de photographes cambodgiens qui sont réunis là, explique Christian Caujolle, commissaire de la nouvelle exposition intitulée 40 ans après, la photographie au Cambodge aujourd'hui, visible à la Filature, à Mulhouse. Les survivants, qui ont connu le régime des Khmers rouges, ceux qui sont nés après Pol Pot au début des années quatre-vingt, ceux nés dans la décennie quatre-vingt-dix et les tout jeunes... Tous restent très marqués par la période des Khmers rouges et du génocide (1975-1979), plus ou moins en fonction de leur âge. Les plus jeunes n'ont pas oublié, mais leur univers s'est soudainement élargi... »

L'EXPÉRIENCE DU NÉANT.

- « Je suis allé une première fois au Cambodge en 1995, pour ma première passion, la sculpture, poursuit Christian Caujolle. Ça faisait déjà une dizaine d'années que je sillonnais l'Asie du Sud-Est et que je n'avais pas pu aller dans ce pays réputé toujours très dangereux. Après la chute des Khmers rouges en 79, la plupart sont devenus des bandits de grand chemin, en-

voient les étrangers... Comme il y avait une interdiction de l'ambassade de France, j'ai passé clandestinement la frontière... »

L'ancien rédacteur en chef de Libération chargé de la photographie se souvient de la misère qui régnait à l'époque. « En 1996, à Phnom Penh, il y avait une heure d'électricité par jour, pas d'éclairage public... Et quasiment plus aucun artiste survivant, ils n'étaient plus que sept. Parmi eux, un peintre qui avait été chargé par les Khmers rouges de peindre les séances de torture pour effrayer les autres prisonniers. Il n'a plus jamais peint, mais a donné quelques cours... »

RENAISSANCE.

- C'est Alain Arnaudet, actuel directeur de la Friche Belle de Mai à Marseille et ancien directeur du Centre culturel français de Phnom Penh, qui fait appel en 2008 à Christian Caujolle pour organiser la première édition d'un festival dédié à la photographie, le PPP (Photo Phnom Penh). « Je me souviens qu'au tout début, c'était très difficile, j'ai eu du mal pour trouver quatre photographes cambodgiens... Aujourd'hui, dix ans plus tard, je suis obligé d'en écar-



Christian Caujolle, commissaire de l'expo dédiée à la photographie au Cambodge. Photo L'Alsace/Hervé Kielwasser

ter, alors que je pourrais en exposer 15... C'est l'un des domaines, avec la danse et le cinéma, les plus créatifs. Il y a un vrai besoin de s'exprimer, de questionner l'identité et la mémoire de ce pays et plus récemment, la ville. Contrairement au Vietnam, l'architecture coloniale a été majoritairement détruite et les Khmers rouges n'ont rien construit. À l'exception d'un barrage qui a fait 200 000 morts et qui n'a jamais été achevé... »

Pour former les nouvelles générations d'artistes, il y a l'École royale des beaux-arts. « Les Cambodgiens ont préservé toutes les tares de l'administration française, déplore Christian Caujolle. Par exemple, les étudiants n'ont pas le droit de faire autre chose que de la copie. L'école forme d'excellents techniciens, des artisans pour Angkor, qui font des bouddhas magnifiques ! »

Dans le domaine de la photographie, certains se sont lancés dans le photojournalisme et s'en tirent mieux que les rédacteurs dans un

régime qui a réduit considérablement la liberté d'expression.

MÉMOIRE VIVE. - Remissa Mak (au Cambodge, on nomme les personnes en donnant d'abord leur patronyme et ensuite leur prénom) est le « survivant ». Né en 1970, il avait 5 ans lorsque les Khmers rouges ont vidé en trois jours la capitale de tous ses habitants. « Remissa a perdu beaucoup de proches de sa famille dans le génocide, son père, son grand-père, trois oncles, une tante... Un jour, je lui ai demandé comment ça s'était passé, il m'a simplement regardé et j'ai compris qu'il ne pouvait pas me répondre... » Ce n'est que des années plus tard que Christian Caujolle a pu entendre le témoignage de ce que Remissa avait vécu, dans sa petite enfance. Le régime du camp avec lever à 5 h du matin, lavage de cerveau, séance quotidienne d'autocritique, sévices... « En 2015, il a entamé une série sur les quatre éléments et, après l'eau et le feu, il a abordé la terre. » C'est à travers des petites saynè-

tes reconstituées, avec des personnages et éléments en papiers découpés sombres, que Remissa Mak raconte. L'arrivée des Khmers rouges dans la capitale, la terreur, une ville qui se vide en trois jours pour devenir un no man's land. Comme Rithy Panh qui a recours à des petits personnages en argile dans L'image manquante, le photographe utilise l'ombre et la lumière, le matériau fragile du papier, des noix de coco qui brûlent pour les effets de fumée et le jardin de sa grand-mère, à ras du sol, comme décor. C'est à la fois magnifique et terrifiant.

CLAIR-OBSCUR. - Phlong Sovan, né en 1986 dans un village à 75 km de Phnom Penh dans une famille modeste, est devenu photographe professionnel en 2009, notamment pour le quotidien The Phnom Penh Post. Il donne à voir toute la vie nocturne dans les rues, à la lumière du phare de sa petite moto. « Il est obsédé par la question : comment la lumière fabrique une image », indique le commissaire qui, parfois, a été le complice de

l'artiste, « en actionnant l'accélérateur de la moto pour avoir une lumière plus intense... » On sent une grande empathie entre l'auteur des images et ses sujets, une belle proximité.

PROPRIÉTÉ/IDENTITÉ/LIBERTÉ.

- En transposant des clôtures métalliques dans différents paysages, Sokchanlina Lim interroge la propriété, l'espace privé, la spéculation immobilière... Neak Sophal, seule femme photographe exposée, évoque, à travers ses portraits sans visage, la perte d'identité d'une population pauvre privée d'éducation dont le destin est lié au statut social et à la fonction. Enfin, le plus jeune contributeur, le blogueur Ti Tit, adepte des réseaux sociaux, exprime la liberté et l'audace d'une nouvelle génération mondialisée qui s'affranchit de tous les codes.

Frédérique MEICHLER

Y ALLER Jusqu'au 17 avril à la Filature, 20 allée Nathan-Katz à Mulhouse. Entrée libre. Rendez-vous autour de l'expo : www.lafilature.org



À la manière de Rithy Panh dans « L'image manquante », Remissa Mak utilise un subterfuge pour raconter l'inénarrable. Photo Remissa Mak



Dans sa série de portraits « sans » visage, Neak Sophal interroge l'identité. Photo Neak Sophal